

L'AMATEUR

JOURNAL DES JEUNES ARTISTES

DES THEATRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

Abonnements :

Un an.	3 fr.
Six mois.	1 50
Trois mois.	75

Bureaux :

RUE DU RENARD-SAINT-MERRY, 6.

Pour tout ce qui concerne le Journal et la Société des Jeunes Artistes, s'adresser à M. TISSOT, directeur-gérant, rue du Renard-Saint-Merri, 6, tous les jours, de onze heures à midi, ou affranchir.

Paris, 12 octobre.

— Encore un nouveau journal ! et pourquoi, grand Dieu ! n'en avons-nous pas assez !

— Permettez, cher lecteur, ce n'est pas notre avis, puisque nous tenons à vous faire lire celui-ci...

— Dont probablement, cher rédacteur, le besoin se faisait généralement sentir, n'est-ce pas ?

— Ma foi, cher lecteur, vous le dites, je ne dirai pas le contraire.

— Et de quoi traitera ce fameux journal, s'il vous plaît ?

— Il sera consacré au théâtre.

— Au théâtre, miséricorde ! mais nous en regorgeons de journaux de théâtre, sans compter ceux qui donnent une revue hebdomadaire, et qui, le plus souvent, ne savent que dire.

— Oui, mais celui-ci n'est pas un journal comme vous vous plaignez d'en avoir tant ; il traitera spécialement des théâtres de société, des représentations d'amateurs.

— Bon ! il ne nous manquait que cette variété de l'espèce ! vous aviez bien raison de le dire, mon pauvre rédacteur, le besoin s'en faisait généralement sentir... mais à Chanteraine et à la salle Lyrique seulement, pour singer tout-à-fait nos grands théâtres.

— Eh bien ! mais, cher lecteur, nos prétentions ne vont pas plus loin ; et puisque je vous tiens, permettez-moi de vous développer mes raisons, que vous combattrez si elles ne valent rien.

— Non, ma foi, je vous jure. Dites vos raisons, si tel est votre bon plaisir, je ne me donnerai pas la peine de les réfuter ; je vais m'arranger commodément dans ce fauteuil pour...

— Pour vous endormir, n'est-ce pas ? A votre aise, cher lecteur ; mieux vaut encore, à tout prendre, un auditeur endormi que pas du tout. Je commence donc. Il existe une lacune...

— Oh ! vous êtes bien tous les mêmes ! Il y a toujours des lacunes avec vous. Mais continuez, allez, c'est ma dernière interruption. Je me résigne.

— Je reprends. N'est-il pas fort singulier que les journaux qui s'occupent du théâtre et qui, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, ne savent souvent comment remplir leurs colonnes, ne s'avisent pas quelquefois, — dans leurs moments perdus, — de dire un mot des représentations d'amateurs ? Ils parlent, à la fin de leur revue, de l'Hippodrome, du Cirque, des Arènes ; ils se passionnent pour les sauts plus ou moins périlleux de telle ou telle écuyère, pour les gambades de tel ou tel clown, ce qui doit être fort intéressant sans doute pour les amateurs de ce genre de spectacle, mais ce qui, à coup sûr, — de près ou de loin, — ne touche en rien à l'art dramatique, qu'ils ont mission, — ils le disent du moins, — de protéger, d'encourager, de faire progresser.

Cette place que je trouve si mal employée à parler de tours de force ou d'adresse, je la consacrerai, moi, à ceux qui cherchent à s'initier au grand art de la scène, et au lieu de m'extasier devant tel aéronaute qui s'élance dans les airs sur un âne ou sur une autruche, emportant avec lui une calèche ou une maison ; au lieu d'épuiser toutes les formules laudatives à l'endroit d'un sauteur sublime ou d'un danseur de corde de génie, je dirai quelques paroles bienveillantes aux novices interprètes des grands maîtres, je leur déblayerai autant que possible la route ardue qu'ils ont à parcourir.

Cette lacune, — permettez que je maintienne le mot, cher lecteur, — c'est pour la combler autant que faire se pourra, que ce journal voit le jour. Il sera spécialement consacré aux théâtres de société. Investigateurs patients et indulgents surtout, nous suivrons pas à pas ces essais informes le plus sou-

vent, il est vrai, mais qui, quelquefois, révèlent une aptitude, un talent à naître, qui présagent souvent tout un avenir.

Oui, cher lecteur, nous singerons les grands journaux : chaque représentation aura son compte-rendu, chaque acteur sa part d'éloge ou de blâme. Inutile de dire que la critique fera patte de velours, et que ses griffes ne paraîtront presque jamais. Nous serons plutôt des avertisseurs que des censeurs.

Eh bien ! voyons, cela est-il si ridicule ? Tous ces jeunes gens que vous dédaignez si fort maintenant, que vous écrasez impitoyablement sous l'épithète de *cabotins*, ne faut-il pas qu'ils commencent quelque part ? Pourquoi leur barrer la route par vos sarcasmes ? Nos meilleurs acteurs se sont-ils donc élancés sur la scène armés de pied en cap du talent que vous applaudissez en eux ?

Nous pourrions vous citer bon nombre de sociétaires du Théâtre-Français et de premiers sujets de nos principaux théâtres qui, il y a fort peu d'années encore, s'essayaient modestement dans la salle Chanteraine. Ce sont des exceptions, je le veux bien ; cependant je dirai que plusieurs, aussi riches d'avenir que ceux-là, mais auxquels la chance, l'occasion, le moment propice ont manqué ; que le hasard, en un mot, ce suprême régulateur des destinées humaines, n'a pas voulu favoriser d'un sourire, ont dû renoncer à une carrière dans laquelle ils auraient brillé peut-être, qu'ils eussent parcourue avec persévérance certainement, si un journal avait daigné s'occuper d'eux et faire autour de leur nom un peu du bruit dont on est si prodigue, à l'heure qu'il est, envers le premier acrobate venu qui veut bien s'exposer à se rompre le cou en publi, au grand ébahissement des badauds.

Mais revenons à notre œuvre. Comme nous pratiquerons l'indulgence pour les

autres, nous la réclamerons aussi pour nous. Nous n'avons pas la prétention de déployer dans nos modestes comptes-rendus l'érudition, l'esprit et le style par lesquels brillent, sans exception, tous nos confrères du grand format, que nous reconnaissons bien volontiers pour les maréchaux de la critique. Nous commençons par vous avertir que nous ne faisons pas le moins du monde partie de la Société des gens de lettres, et que la manche de notre paletot est vierge de tout *chevron* gagné à la pointe de la plume sur la *brèche* du feuilleton hebdomadaire.

Cette réserve une fois faite, nous entrerons de plain-pied dans la route que nous nous sommes tracée : suivre pas à pas les jeunes gens qui commencent, les aider de nos conseils, les avertir s'ils font fausse route, leur soumettre nos idées en spectateur consciencieux et sympathique, et non les leur imposer en pédagogue quinteux et armé d'une férule; enfin leur mettre souvent sous les yeux l'exemple de nos premiers comédiens, non pour les engager à les imiter servilement, mais pour les leur faire étudier avec fruit.

Le Théâtre-Français se trouvera bien souvent sous notre plume, comme étant la meilleure école à laquelle de jeunes comédiens puissent se former; cependant notre prédilection pour la scène des maîtres ne nous rendra ni exclusifs ni injustes : nous rendrons compte des représentations des autres théâtres et nous prodiguerons nos éloges à leurs éminents artistes.

Nous pourrions, par exemple, proclamer que M^{lle} Rachel, en s'emparant du sceptre des Lecouvreur, des Clairon, des Raucourt et des Duchesnois, s'est faite aussi l'héritière de leur magnifique talent, dont elle semble résumer en elle toutes les perfections; jamais, en effet, statue antique, fût-elle signée Phidias ou Praxitèle, ne laissa flotter sa chlamyde avec plus de grâce et de majesté; jamais front plus altier ne ceignit le bandeau des reines; jamais voix plus profonde, plus vibrante, plus métallique, ne raconta les tortures de Phèdre, ne lança les imprécations de Camille, ne rugit les fureurs d'Hermione; nous pourrions dire tout cela, et ce sincère hommage rendu à notre muse tragique ne nous empêchera pas de vous affirmer qu'il est impossible de rien entendre de plus suave, de plus ravissant que la voix de l'Alboni; chaque note qui jaillit de ce divin gosier est une perle plus pure, plus fraîche, plus limpide que la goutte de rosée suspendue le matin au calice des fleurs; — nous ne vous cacherons pas non plus qu'une bonne fée a présidé à la naissance de Déjazet,

et qu'après l'avoir comblée des dons les plus précieux, elle lui en a fait un plus précieux que tous les autres, cette éternelle jeunesse qui conserve intacts sa voix, son sourire, son esprit, sa gaieté, toute sa personne enfin et tout son talent; — nous vous dirons aussi que le Gymnase possède un diamant, et que ce diamant porte le nom tout gracieux de Rose Chéri; mais en félicitant la salle Bonne-Nouvelle sur son heureuse étoile, nous regretterons que ce charmant joyau manque à l'écrin de la Comédie-Française. — Quant à Frédérick-Lemaître, nous ne vous surprendrons pas sans doute en le sacrant roi de la scène. Et quel roi que celui-là! Ses allures puissantes vous entraînent et vous subjuguent, son regard magnétique vous fascine, ses bonds impétueux rappellent ceux du lion, son geste terrible imprime l'effroi; tour à tour fougueux, passionné, pathétique, sa toute-puissance vous étreint, vous enlace et vous enserme!

Enfin, après avoir payé un juste tribut d'admiration à nos artistes les plus aimés, nous terminerons en vous disant que si quelque vide regrettable s'est fait dans les rangs de nos comédiens, si quelques pertes douloureuses n'ont pas encore été réparées, il ne faut pas désespérer, mais jeter les yeux sur cette pépinière de jeunes artistes que nous vous signalons, parce que là certainement est l'avenir, là se trouvera, en cherchant bien, de quoi remplacer, et peut-être au-delà, tout ce qui vous fait défaut maintenant; et si vous ne nous croyez pas, rappelez-vous seulement que les premiers pas de Talma ont fait craquer les planches vermoulues du théâtre Doyen, et que Rachel a bégayé ses premiers vers au milieu des décors enfumés de la salle Molière.

DEBELLOCQ.

Chronique du mois de septembre.

THÉÂTRES D'AMATEURS.

ÉCOLE LYRIQUE,

Rue de la Tour-d'Auvergne.

Vendredi, 5 septembre. — On donnait les *Folies amoureuses*, et nous avons remarqué M^{lle} Guérard dans le rôle d'Agathe. Ce personnage, un des plus difficiles de l'ancien répertoire, est rarement bien joué, et cependant on voit presque toujours les jeunes personnes qui aspirent à jouer les ingénues, s'essayer dans cet ouvrage; loin de les blâmer, nous les encouragerons à persévérer et à multiplier ces essais, car c'est seulement à l'aide de la pratique que l'on acquiert l'habitude nécessaire pour bien

rendre les différents personnages dont se compose le rôle d'Agathe. M^{lle} Guérard a heureusement surmonté ces difficultés, et elle possède toutes les qualités nécessaires à son emploi : jeunesse, grâce, beauté, un accent sympathique, tout lui présage un bel avenir. — M^{lle} Estelle jouait le rôle de Lisette. Une franche gâtée, de la rondeur, beaucoup de grâce dans le geste, une voix bien vibrante sont des qualités indispensables aux personnes qui se destinent à l'emploi des soubrettes, et toutes ces qualités appartiennent à la charmante demoiselle Estelle, que nous avons été heureux d'applaudir. — Comme toujours, M. Ludovic Fleury a été très amusant dans son rôle de Crispin. — M. Lejeune a joué le rôle d'Albert avec beaucoup de rondeur.

Après les *Folies amoureuses* nous avons vu ; *Diviser pour régner*, charmante comédie du Gymnase, qui a été convenablement interprétée. M^{lle} Anna est une fort jolie femme qui, dans le rôle de la jeune veuve, a eu du charme, de la grâce et beaucoup de distinction sous une ravissante toilette de grande coquette, genre auquel se destine sans doute M^{lle} Anna. — M. Ch. Hubert, élève d'un habile professeur, M. Bourges, a montré de l'intelligence et de la chaleur; s'il peut se corriger d'une certaine allure cavalière qui ne convient nullement à son emploi, il parviendra à faire un amoureux distingué.

Dimanche, 7 septembre. — *Le Fils du Bravo*, parodie de je ne sais plus quel théâtre, a commencé la soirée. C'est toujours avec un sentiment pénible que nous voyons les amateurs perdre leur temps à jouer de pareils ouvrages; et cependant cette pièce n'était pas mal jouée, ce qui nous a fait regretter plus encore que les amateurs chargés de la rendre n'aient pas choisi quelque chose de mieux. — Une toute jeune et fort jolie personne, M^{lle} Judith, a parfaitement chanté quatre ou cinq couplets dont se composait à peu près tout son rôle. — M. Conradin (le fils du Bravo) a de belles qualités, mais nous pensons que le genre sérieux lui sera toujours plus favorable que le genre comique. — M. Henri M. a joué Anatole des *Gants jaunes* avec beaucoup de verve et d'entrain; M^{lle} Blanche a été toute gracieuse dans le rôle de Baptistine, et M^{me} Rhéal, dans son rôle de portière, nous a rendu le franc comique de M^{me} Guillemain. — *Une Mauvaise nuit*, la comédie proverbe, fort graveleuse, fort invraisemblable, fort prétentieuse, de M. Honoré, a été jouée avec ensemble. M^{lle} Blanche avait un rôle trop marqué pour elle, mais M^{lle} Rémy, fort bien placée dans le rôle de Lucie, y a été pleine de candeur et de sensibilité. Courage, monsieur Claffire, vous avez eu d'excellents moments dans le rôle de Derville, il ne vous manque que de l'aplomb, et laissez faire, cela viendra tout seul. — Le spectacle se terminait par *Riche d'a-*

maux et les infortunes du malheureux Pinguin allaient toujours leur train, lorsque la toile, en se baissant brusquement, y a mis un terme prématuré, ce dont nous sommes fâchés pour M. Victor de S., qui était vraiment très amusant dans le rôle d'Arnol. Nous ne terminerons pas sans faire des compliments sincères à M. Mulsard sur la manière dont il a chanté ses chansonnettes. Les maîtres du genre ne feraient assurément pas mieux.

Vendredi, 22 septembre. — Ce soir-là le théâtre Lyrique avait mis toutes voiles dehors; des directeurs assistaient à la représentation; aussi fallait-il voir comme chacun soignait son jeu et son chant! Je ne sais si cette influence agissait sur M^{lle} Campan, qui jouait la fermière du *Philtre*, mais elle a chanté d'une manière ravissante; elle a déployé un goût, une sûreté d'intonations, une fraîcheur de voix auxquelles on s'est pas accoutumée dans le vaudeville. Et, dont le nom nous échappe, a aussi chanté avec beaucoup de goût (c'est un musicien, nous s'en dit), mais il nous semble, quoiqu'il ait bien joué son rôle de naïf, que les rôles d'Arnol lui seraient plus favorables. L'excellente M^{lle} Miton ne jouait l'ex-citronnière, et c'est là tout dire. — *Genesvère*, la charmante pièce de M. Scille, nous a encore fait verser de bonnes larmes; mais il faut dire qu'elle était jouée d'une manière parfaite. Esprit, grâce, coquetterie, sensibilité, M^{lle} Florentine avait généreusement mis tout cela au service de son rôle, aussi Genesvère a fait bien des conquêtes ce soir-là. Il est impossible d'être plus confidemment égoïste, plus paternellement jaloux, plus bonhomme enfin, que ne l'a été M. Armand dans le rôle de Gerandbourg; et le public, à plusieurs reprises, a su lui témoigner toute sa sympathie. M. Hubert a joué avec chaleur le rôle de l'amoureux. A. rissot.

THEATRE CLAUDELOTTA.

Rue de la Victoire.

Dernièrement nous avons assisté à une belle soirée donnée au bénéfice de M^{lle} Blanche; les meilleurs amateurs de Paris prêtèrent leurs concours à la gracieuse et charmante bénéficiaire, aussi la salle était pleine. Le spectacle a commencé par une scène de *Quelques Femmes*, qui a fort bien été rendue; — ensuite *l'Engagement*, petit acte de M. P. Boyer, qui a été très bien joué par M^{lle} Emma, jeune et jolie personne douée des plus heureuses qualités: une taille avantageuse, beaucoup de distinction, un organe des plus flatteurs, assurément à M^{lle} Emma une place distinguée dans un de nos théâtres de Paris. — Le spectacle a fini par *Bataille de Dames*, pièce qui a fait le grand plaisir d'autant nous de dire

qu'elle était jouée par MM. Jules Armand, Armand et Saint-Germain; M^{lle} Armand et M^{lle} Berthe-Evory. A. rissot.

Nous demandons pardon, en terminant, à toutes les jeunes, jolies et charmantes femmes que nous n'avons pas citées, à tous les amateurs de talent que nous avons pu oublier dans ce rapide compte-rendu, mais les exigences d'un premier numéro ne nous permettaient pas de nous étendre davantage. Au mois prochain donc, et nous tâcherons de faire mieux. A. rissot.

Le théâtre Montparnasse vient de ouvrir sous l'habile direction de M. Laroche. La troupe qu'il a composée nous paraît réunir toutes les conditions possibles de succès. Un tout jeune homme, M. Charles Bridault, a composé en vingt-quatre heures un prologue d'ouverture intitulé *la Californie à Montparnasse*, qui a obtenu un brillant succès, et qui fait concevoir de grandes espérances sur l'avenir de ce jeune auteur. M^{lle} Pauline Legrand, chargée du principal rôle, s'en est acquittée à merveille. nous même.

Enfin au Saint-Denis, 21 septembre. — *La Fuite du mari* commençait le spectacle. Cette pièce a été jouée avec infiniment d'esprit et de goût par M^{lle} Armand, Letourneux et Guérard, et par M. Husson. Venaient ensuite *l'Abbé jaloux*; le rôle de Claude avait pour interprète M. Charles Lenatre, fils de notre grand comédien Frédéric, qui s'est montré digne de porter le nom que son père a illustré. Mais le grand succès de la soirée, *Bataille de Dames*, a été pour M^{lle} Armand l'occasion d'un véritable triomphe. Tout ce qu'il est possible à une femme d'avoir de coquetterie, d'esprit et de charme, elle l'a prouvé dans ce rôle; où elle a parfaitement été secondée par M. Armand, qui joue le rôle de Montrichard non pas en amateur, mais en comédien consommé. M^{lle} Blanche, MM. Frédéric Sand et M. Saint-Germain ont été parfaits dans leurs rôles. nous même.

REVUE DES THEATRES.

THEATRE.

Les beaux jours s'en vont à tire-d'aile, les feuilles jaunissent, les arbres se dépouillent, l'hiver tend vers nous ses bras froids et froids, et les fiedtres, au lieu de s'assembler au feu de la nature, au lieu de se reformer à sa triste pensée, ont leur portes à deux battants etissent leurs plus joyeuses flammes pour rappeler à ces fugitifs retardés dans les pérégrinations

hivernales. Ce qu'entendant, ces vieillards et ces dames s'arrachent à grand regret aux oraisons provinciales, se rendent précieusement les matras dans leur salle, les billons de banque dans leur portefeuille, puis s'élancent vers Paris pour nous faire les honneurs de toutes les nouvelles qui se préparent.

L'Opéra nous a rendu l'Alfred, l'incomparable chanteur. Le très-avant et très-ennuyeux *Prophète* fait tout ce mois-ci les frais de cette brillante rentrée, qui a été suivie du retour fort applaudi aussi de M^{lle} Yau, autre charmante cantatrice.

Les Français ont vœu de regretter. Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer. *Chacun de son côté*, les *Demoiselles de Saint-Cyr* et la *Murquise de Semeterre*. Le pauvre *Mathurin Régnier* est mort et enterré, malgré la réhabilitation un peu hasardeuse de M. Duquès, le poète lyrique a expiré de langueur sur son grabat à la dixième représentation. Nous avons eu ensuite la rentrée de Régnier et celle de Brovost, à qui *l'Amour* a procuré un véritable triomphe. Il est vrai que Brovost est admirable dans le rôle d'Harpagon. M. Brimbon est cent fois aussi. Il était donc parti?

Mais l'événement du mois c'est le départ de M. Baisot, annoncé, préconisé à l'avance. Suivant l'usage antique et moderne, il a accompli les trois départs sacramentels. Les deux premiers se sont passés comme se passent presque tous les départs. M. Baisot a joué *le Légataire* et *la Fourberie de la façon* de tous les départs qui finissent les fêtes de Crispin ou qui entraînent la soupente de Scapin, ni mieux ni plus mal, et jusque-là rien en lui ne faisait pressentir un Caliban en quête d'un nom nouveau; mais le *Mariage de Figaro*, la troisième épreuve, a offert enfin aux yeux charmés du défilant cette Amérique tant rêvée qu'il avait si grande hâte de découvrir. Soudain à pieds joints par-dessus la tradition, il nous a montré un Figaro si extraordinairement tend et original, si sensible, si impétueux, que comédiens et public, bras ballés, bouche bée, regardaient aller M. Baisot, qui, sans crainte d'une erreur, sans hésiter, sans se déconcerter, sans heiter une seconde, a mis héroïquement fin à son rôle au milieu de la stupefaction générale. Bientôt nous, monsieur Carnot, vous n'avez pas, j'en réponds, songé à ce Figaro-là!

Après une longue maladie, Simon nous est enfin revenu. Il avait droit pour sa première visite de *Mon Cousin*. Le rôle de De Brage est un de ceux où son talent est le plus à l'aise, aussi le joue-t-il avec une rare perfection. Le convalescent a été accueilli par une tempête de fuyons; sa scène du troisième acte a soulevé trois-ismes d'applaudissements, et un appel avec les spectateurs a complété la scène. Si une

maladie résiste à un pareil traitement, il faut qu'elle soit bien obstinée.

L'Opéra-Comique continue à faire d'excellentes recettes avec la reprise de *Joseph*, et M^{me} Ugalde, la fauvette, le rossignol du lieu, vient de remettre au répertoire avec un succès des plus complets *la Fille du régiment*.

De l'Opéra-Comique à l'Opéra-National il n'y a que la main; constatons donc le succès obtenu par M. Boisselot avec *Mosquita la sorcière*, dont le poème lui a été fourni..... par qui? Vous ne devinez pas? Parbleu! par M. Scribe. Qui donc, si ce n'est M. Scribe, peut faire un livret d'opéra ou d'opéra-comique? Quel est donc le musicien qui se risquerait à écrire un opéra s'il n'était assuré du concours de M. Scribe? A ce propos, je vais soulever une grave question. Lorsque M. Scribe ne fera plus de poèmes, — et Dieu veuille, dans son intérêt et dans celui de ses admirateurs, que ce soit le plus tard possible, — comment feront les musiciens qui ne peuvent se passer de ses inventions vieilles et de ses ficelles usées? Auber, Halevy, Meyerbeer ne feront donc plus de musique? Voilà une triste perspective pour ceux qui n'admirent pas exclusivement le style académique de M. Scribe. Quoi qu'il en soit la nouvelle pièce est signée de l'illustre académicien et n'en est pas meilleure pour cela, ce qui n'a pas empêché M. Boisselot de faire là-dessus d'excellente musique.

L'Odéon nous a rouvert ses portes et s'est mis à fonctionner vous savez avec quelle activité. Les reprises se succèdent sans interruption, nous les laisserons de côté pour ne parler que des grosses pièces. Une comédie en cinq actes et en vers, fort bien faite, de M. Serret, y a déjà passé; *Sous les pampres*, nous a dotés d'un poète de plus; sans doute ce n'est pas là une pièce, M. Jules Lorin le sait mieux que personne, mais les vers charmants abondent et la poésie déborde; en faut-il davantage? Deux comédiens, MM. Pierron et Laferrière, se sont mis en tête, eux aussi, de faire une comédie, et ils ont complètement réussi: *Livre III, Chapitre I^{er}*, soulève chaque soir des accès d'hilarité qui s'entendent de l'autre côté de la Seine. Le Nestor des comédiens, Lepeintre aîné, est venu retremper sa verve à l'Odéon et la foulé l'y a suivi.

Au Gymnase, le succès de *Mercadet* ne s'arrête pas. A propos de l'œuvre du célèbre romancier, on a beaucoup crié au scandale, à l'exagération, au cynisme, à l'impossible même. Ce qui ressort de tout cela c'est que le portrait est hideux de ressemblance. A qui la faute? Est-ce celle du peintre ou celle du modèle? Ce bon Balzac n'avait pas la main légère; sa plume ressemble furieusement à un scalpel, et dam! on ne saurait disséquer les vivants sans les faire un peu

crier. J'allais oublier de dire que Geoffroy est toujours magnifique dans le rôle de Mercadet.

Tout de neuf habillé, doré sur toutes les coutures, attifé le plus coquettement du monde, le Vaudeville, renonçant à la politique, qui ne lui a pas porté bonheur, est entré dans la nouvelle carrière que son prologue — l'inévitable prologue — venait de lui tracer. Avouons-le tout de suite, il n'a pas eu la main heureuse pour son début: *Ouistiti* a frisé la chute de bien près. Hélas! oui, la bataille était presque perdue, si Déjazet, l'invincible Déjazet, n'avait rétabli le combat par des prodiges inouïs de courage et d'audace. Mais aussi pourquoi condamner ce merveilleux talent à exécuter les tours de force qui se pratiquent au Cirque? Et pourquoi, crime irrémissible, barbouiller d'une couche de suie ce visage si fin, si gai, si pétillant d'esprit? Aussi, dès le lendemain, Déjazet l'intrépide, tirant sa fine épée de Richelieu ou de Lauzun, a tranché le nœud gordien, et a fait voir au public, qui n'y a vu que du feu, un nègre parfaitement blanc. Un miracle de plus à ajouter à tous ceux qu'elle a accomplis déjà, et ce miracle-là est certainement plus gai que celui de Saint-Saturnin.

Les Variétés ont, je crois, la prétention de faire concurrence à l'Odéon. On ne voit que pièces nouvelles apparaître et disparaître. Je vous annonce d'abord que M^{lle} Marie d'Alby est retournée à l'école sur la promesse qu'on lui a faite d'une belle poupée et d'un sac de bonbons. Là elle apprendra à lire, ce qui lui vaudra mieux que de réciter les vers de Racine ou de Molière. Vous vous rappelez le fameux sous-lieutenant de *Drinn drinn*, accablé de besogne, eh bien! nous l'avons en chair et os, plus le dragon que la sous-lieutenante emporte sous son bras à travers les fourrés du bois de Boulogne. Un transfuge des Folies-Dramatiques, Lassagne, a joué le dragon avec une bonhomie, une bêtise, une naïveté, qui ont évoqué chez tous les spectateurs le souvenir de l'excellent et trop regrettable Vernet. Voilà un débutant qui a joué tout simplement, sans prétention, sans rien chercher, et qui a trouvé un fort joli succès. *Le Roi de la mode* a servi de début à M. Moreau-Sainti et à M^{lle} Bertin. *Le Roi de la mode!* c'était là un titre à aplatir net l'audacieux qui osait aborder un tel rôle. C'était un personnage à la taille de Lafont, il y a dix ou quinze ans, et le seul Bressant aujourd'hui aurait pu porter dignement ce lourd fardeau. M. Moreau-Sainti s'en est tiré tant bien que mal, et encore mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

Le plus ingénieux, le plus spirituel de nos comiques a fait sa réapparition dans *Riche d'amour*, qui recommence aux Variétés son succès du Vaudeville. Enfin

nous voilà, grâce à la présence d'Arnal, assurés pendant quelque temps contre les contorsions des danseurs et danseuses soit de Chine, soit d'Espagne.

A la Montansier, rien de nouveau, si ce n'est que Ravel a juré d'entraîner tout Paris à la recherche de son *Chapeau de paille d'Italie*, et il le fait comme il le dit.

La Porte-Saint-Martin reste toujours portes closes. A propos de la Porte-Saint-Martin, son ancien régisseur, le bon Moësard est mort. Puisse le discours improvisé sur sa tombe par Jules Janin lui être léger!

La Gaité, elle, bat monnaie sur une reprise, *les Sept châteaux du diable*.

L'affiche de l'Ambigu a décidément fait peau neuve; la *Peau de chagrin* a disparu pour faire place à *Marthe et Marie*, un de ces drames qui ne s'analysent pas, mais qui sont gros d'événements, de complications, de mystères, et qui savent si bien chatouiller la fibre sensible du public des boulevards. La pièce est parfaitement jouée par Chilly, St-Ernest, M^{mes} Guyon et Naptal.

DEBELLOCQ.

PROGRAMME DE LA SOIRÉE du 12 octobre 1851.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Comédie en 3 actes et en prose, de MOLIERE.

Géronte, M. Mardoché. — Léandre, M. Henri Claffre. — Sganarelle, M. Prosper Boivin. — Valère, M. Louis B***. — Robert, M. Emile V. Lucas, M. Duronnois. — Lucinde, Mlle Rémy. Martine, Mlle Humbert. — Jacqueline, Mlle Pazza.

LE MARIAGE DE RAISON

Comédie-vaudeville en 2 actes, de M. SCRIBE.

M. de Brémont, M. Lejeune. — Edouard, son fils, M. Henri Claffre. — Bertrand, sergent, M. Dorfeuil. — Pinchon, M. Gustave P. — Suzette, Mlle Lafont. — Mme Pinchon, Mlle Blanche.

PHILIPPE,

Vaudeville en 1 acte, de MM. SCRIBE ET VARNER.

Philippe, M. Baptiste Vallée. — Frédéric, M. Maurice. — De Beauvoisis, M. Simon M. Joseph, M. Jules. — Mlle d'Harville, Mlle Humbert. — Mathilde, Mlle Rémy.

Heur et Malheur

Vaudeville en 1 acte, de MM. DUVERT, ALEX. BASSET ET LAUZANNE.

Montivon, M. Jules V. — Clémengot, M. Amiot. Jules Fombert, M. Henri Claffre. — Maigrepeau, M. Delauw. — Amélie, Mlle Blanche. — Annette, Louise.

CHAPELLIER, COIFFEUR PERRUQUIER DE THEATRE, rue Richelieu, 46, tient Magasin de Perruques de tous caractères, fait des envois dans les Départements et à l'Etranger.

MAISON BABIN, RUE RICHELIEU, 21. — Costumes de Cour, Bals et Théâtres. — On confectionne pour la vente, ou pour une seule location, toutes espèces de Costumes de Bals et de Théâtres pour hommes et dames. — Envois dans les Départements et à l'Etranger. — Achat et vente d'Habits brodés et d'Etoffes anciennes. — Paris.

Le Gérant : A. TISSOT.

Imp. Saintin, Dentan, Pinard, cour des Miracles, 9.

L'AMATEUR

JOURNAL DES JEUNES ARTISTES

DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

Abonnements :

Un an.	3 fr.
Six mois.	1 50
Trois mois.	75

Bureaux :

RUE DU RENARD-SAINT-MERRY, 6.

Pour tout ce qui concerne le Journal et la Société des Jeunes Artistes, s'adresser à M. Tissor, directeur-gérant, rue du Renard-Saint-Merry, 6, tous les jours, de onze heures à midi, ou affranchir.

PROFILS DRAMATIQUES.

SAMSON. — PROVOST.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des portraits achevés et complets. Notre prétention ne va pas là, et d'ailleurs notre plume ne suffirait pas à si rude tâche. Une ébauche, une simple esquisse, quelques coups de crayon jetés un peu à l'aventure, une étude enfin, voilà tout ce que nous voulons offrir au lecteur. Nous essaierons aujourd'hui de reproduire les traits les plus saillants de deux artistes, de deux savants professeurs qui peuvent dire à leurs élèves en toute sécurité de conscience : Faites ce que je dis, mais faites surtout ce que je fais.

Dans tout acteur du Théâtre-Français, il y a, — ou plutôt il devrait y avoir, — deux comédiens bien distincts, bien différents l'un de l'autre ; il y a le comédien formé à l'école des maîtres, nourri de la forte étude de leurs œuvres, et forcé de plier sa nature aux exigences de leurs créations ; puis l'interprète du répertoire moderne, en vue duquel on crée des personnages et des pièces où ses qualités aussi bien que ses défauts se trouvent parfaitement à l'aise. C'est donc sous ce double point de vue que nous examinerons d'abord le talent si fin, si original, si lui-même de M. Samson, qui nous paraît merveilleusement s'adapter à une bonne partie de cette grande famille des valets dont l'héritage a passé dans ses mains à la mort de Monrose.

Les valets déjà sur le retour, dont les cheveux grisonnent, dont le pied n'est plus alerte, dont la main perd sa dextérité, dont l'imagination s'alanguit, lui vont à ravir ; les porte-livrée qui commencent à se déniaiser, qui ont bonne envie de se dégourdir, les demi-fripons, les demi-coquins, ceux-là lui vont très bien aussi. Il met au service de toute cette valetaille sa bonhomie, sa finesse,

sa sournoiserie, sa verve tranquille, son entrain pacifique, sa gaité un peu pincée ; il est parfait.

Mais voulez-vous un spectacle bien autrement curieux que celui d'un excellent acteur jouant un bon rôle dont il se sait le maître ? Voulez-vous voir Samson déployer, non pas du talent, mais du génie, oui, du génie ? Eh bien ! voyez-le aux prises avec un rôle jeune, pétulant, nerveux, brillant. Il lui faut être alerte, prompt, adroit, emporté ; il ne s'agit plus de sourire, il faut, ma foi, bien rire tout-à-fait ; le jarret doit être tendu, l'œil étincelant d'audace, la voix mordante ; ce n'est plus à un fripon qu'il a affaire, c'est à un voleur ; derrière les demi-teintes, il nous faut des couleurs tranchées ; il ne s'agit plus de marcher, il faut courir, il faut bondir. Le terrible diable au corps de Voltaire n'est pas de trop ici : les planches doivent s'embraser, le spectateur doit être étourdi, subjugué, il ne faut pas qu'il ait le temps de s'apaiser sur les hideux manéges de ces échappés de galères revêtus d'une casaque, qui tueraient volontiers les pères pour faire hériter les fils, si la potence n'était pas là pour les arrêter. C'est alors que l'honnête et placide nature de Samson se révolte, se cabre, la rebelle, et une lutte acharnée commence entre le comédien et son rôle. C'est la lutte d'Ulysse contre Ajax au vingt-troisième chant de l'Iliade. Le rôle est là, c'est le colosse qu'il s'agit de soulever. Notre Ulysse ruse avec lui, lui tend des pièges, cherche à l'enlever, le tâte, le secoue, l'ébranle, et parvient enfin à lui faire perdre pied ; mais il fléchit sous ce poids, le voilà à terre. Le comédien se roule désespérément, se dégage, se relève, et la lutte recommence plus acharnée que jamais. A la force, il substitue l'adresse ; l'entrain brillant, il le remplace par le plus imperturbable sang-froid ; la précieuse ciselure de sa

diction lui tient lieu de verve entraînant ; s'il est écrasé par de certaines parties du rôle, il en met d'autres en relief auxquelles personne ne pensait ; enfin, à bout de ruses, haletant, presque vaincu, il a recours à sa dernière ressource, celle-là est infailible : il lâche la bride à son esprit, il lui donne carrière ; l'esprit coule, l'esprit déborde ; il en couvre son rôle, il en inonde la pièce, il en jette à la tête des spectateurs, il en met partout, et ailleurs encore. Vous l'avez cru terrassé, il est triomphant ! Il ne vous a pas conduit au but, c'est vrai ; le chemin qu'il vous a fait prendre est peut-être un peu trop garé des rayons du soleil, mais les allées sont si bien sablées, les gazons si verts et si bien peignés, les fleurs si fraîches et si variées, que vous ne pouvez vraiment pas vous plaindre de vous être égaré en si spirituelle compagnie.

Si j'examine maintenant Samson dans le répertoire moderne, je le trouve tout différent de cette ébauche que je viens de tracer. Là, la tradition ne le gêne plus, il n'est plus obligé à de si grands efforts ; il est chez lui et il est lui. Sa bonhomie pleine de finesse vous gagne le cœur, sa gaité assaisonnée d'un peu de brusquerie et relevée d'un grain d'humour, est sévèrement tenue en respect par le goût et l'esprit ; incisive, insinuante, elle n'est pas bruyante et ne procède jamais par éclats ; il excelle dans l'art de lancer le mot, l'épigramme surtout est une arme qu'il manie avec une dextérité singulière ; sa sensibilité vous émeut sans toutefois vous faire verser de bien grosses larmes ; il est un peu froid, c'est vrai, cependant il a une chaleur qui lui est propre, et qui, combinée le plus habilement du monde avec son sang-froid, finit par vous échauffer et vous entraîner malgré vous ; mais ce qui le met tout à fait hors ligne c'est une science des détails que rien n'égale, une séduction, une magie,

un mirage de diction qui vous fait voir des oasis charmantes là où il n'y a bien souvent qu'aridité et sécheresse.

Quand je vois Provost, je me reporte par la pensée à cent ans en arrière, et je pense à ces comédiens de la vieille roche, à ces glorieux débris d'un autre âge, que Fleury, dans ses mémoires, appelle la troupe de Molière, et chez qui la tradition du grand homme était, pour ainsi dire, encore vivante. La franche et vigoureuse nature de Provost est à l'aise dans l'œuvre du maître des maîtres; les rôles qui s'ajustent le mieux à sa taille sont précisément ceux que Molière réservait pour lui-même. Avec lui, pas de ruses, pas de détours, il aborde rondement, carrément, tous ces rôles géants; il se fait sans hésitation leur esclave obéissant; il se livre corps et âme à leur entière dévotion, et possède une si heureuse faculté de transformation, qu'il semble changer de nature en changeant de rôle; aussi est-il impossible d'énumérer toutes les qualités qui lui sont propres, toutes les ressources qu'il puise dans son rare talent, sans citer au moins les principaux types qui mettent en relief ce talent si riche et si multiple. S'il est ample, large, plein de nerf et de vigueur dans Arnolphe, il est charmant de ganacherie dans Chrysale; s'il est brusque et entêté dans Orgon, il est d'une crédulité et d'une bonhomie ravissantes dans Argant. Mais son champ de bataille le plus glorieux, à mon avis, c'est l'*Avare*. Il semble s'être fondu dans Harpagon et ne faire qu'un avec lui. Sa figure anguleuse respire la méfiance et la cupidité, son œil rond brille du feu sombre de la convoitise, ses doigts semblent crochus et sales à force de manier l'argent.

En le voyant pour la dixième fois dans ce rôle, il y a peu de jours, je me rappelais qu'on avait beaucoup parlé, à une certaine époque, des débuts de Bouffé à la Comédie-Française. L'*Avare* était la pièce choisie. — Bouffé était alors à l'apogée de sa vogue, on ne contestait pas son talent, on ne le niait pas, comme il est arrivé depuis; on l'exaltait au contraire si prodigieusement, si maladroitement, qu'on ne trouvait aux Français que la seule M^{lle} Mars digne de lui donner la réplique. — Eh bien! en assistant à la scène du quatrième acte, où Provost est si dramatique, si terrible, où il devient si véritablement, si complètement fou de douleur, qu'il vous donne le vertige et vous arrache des larmes; en présence de cette large façon d'interpréter l'œuvre du maître, je me demandais ce qu'aurait fait Bouffé aux prises avec cette puissante création, lui, habitué aux petites ficelles du drame chantant,

avec ses moyens grêles, sa sensibilité nerveuse et malade. Ceux qui l'appelaient alors de tous leurs vœux trouvaient donc Provost insuffisant? Il leur fallait sans doute, pour étayer Molière, les robustes épaules du père Turlututu?

Dieu merci, les choses sont restées ce qu'elles étaient, ce qu'elles devaient être: Provost est une des plus solides colonnes de la comédie, et Bouffé est toujours le héros du vaudeville lar-moyant et poitrinaire.

Toutes les richesses que Provost apporte dans le vieux répertoire, il les prodigue non moins généreusement dans ses créations modernes. S'il joue l'octogénaire de *la Famille Poisson*, voyez par quelle gradation habile et savante il passe de la morose tristesse du vieillard qui a déjà un pied dans la tombe à la gaité, à l'entrain que ravivent en lui ses souvenirs de comédien; et n'est-ce pas une pierre précieuse délicieusement enchassée que la leçon d'ivresse? Dans *Bataille de dames*, quel ton parfait d'homme de haute compagnie! quelle finesse tout en se laissant duper, et qu'il lui a fallu d'art pour soutenir un rôle qui, dans les mains d'un moins habile, allait tout droit à la charge! *Valéria* nous le révèle sous un jour tout nouveau. Il a si largement dessiné la figure de Claude, qu'il en a fait un camée antique. Il revit, l'imbécile empereur: le voilà jugeant, disputant, grammatisant, goinfrant, ronflant; bêtement cruel, aussi lâche que bête. Créer ainsi, c'est buriner une page d'histoire. Je m'arrête. Le répertoire y passerait si je voulais mettre en saillie toutes les faces de ce talent dont les ressources ne s'épuisent point, que chaque création, au contraire, retrempe et renouvelle.

Mes souvenirs m'ont-ils fidèlement servi? Ai-je crayonné de façon à les faire reconnaître quelques traits de ces deux physionomies si dissemblables d'aspect et d'allure, si pareilles quant au mérite? Je ne sais; mais j'aurai, du moins, rendu hommage à deux artistes excellents que je considère comme les derniers soutiens de la vieille comédie, qu'on ne saura peut-être plus interpréter après eux.

DEBELLOCQ.

Chronique du mois d'octobre.

THÉÂTRES D'AMATEURS.

THÉÂTRE CHANTEREINE.

Rue de la Victoire.

Dimanche 12 octobre. — Ce jour-là, la Société des Jeunes Artistes inaugurerait la saison d'hiver. Le spectacle était des mieux

choisis: Molière, MM. Scribe, Duvert, Lausanne et Alex. Basset faisaient les frais de la soirée. Le spectacle a commencé par *le Médecin malgré lui*. Cette pièce a été bien jouée et a fait le plus grand plaisir; le rôle de Sganarelle, malgré ses grandes difficultés, a fourni à M. Prosper Boivin l'occasion de déployer en grand ses qualités comiques et originales, et le public, à plusieurs reprises, a applaudi sa gaité, sa verve et son entrain. Le jeune Mardoché faisait son début dans le rôle de Gêronte, et malgré son inexpérience, il a indiqué des qualités comiques qui pourront plus tard en faire un amateur remarquable. M. Louis B... a rempli le rôle de Valère avec beaucoup de convenance et de distinction. M^{lle} Humbert, qui ne joue que le genre sérieux, a bien voulu se charger du rôle de Marline, et cet essai lui a été favorable. M^{lle} Rémy jouait le personnage de Lucinde, et elle a fait voir au public qu'il n'y a pas de petit rôle en comédie. La charmante et gracieuse M^{lle} Pazzi remplissait le rôle de Jacqueline; cette jeune personne a le physique et les qualités des soubrettes, genre auquel elle se destine. Ensuite venait le *Mariage de raison*. M. Lejeune est plus qu'un amateur, c'est un véritable artiste; il en a donné la preuve par la manière dont il a rendu le personnage du général. M. Dorfeuil, encore un artiste, jouait le rôle de Bertrand. Bonhomie, brusquerie, sensibilité, sont des qualités qu'il possède et qu'il sait placer à propos; aussi a-t-il été souvent applaudi, et c'était justice. M. Henri Claffre remplissait le rôle difficile d'Edouard; ce jeune homme est un des amateurs les plus distingués de la Société des Jeunes Artistes; ses belles qualités se développent et augmentent à chaque représentation. M. Gustave P..., dans le personnage de Pinchon, s'est montré à la hauteur de ses camarades. Une toute jeune et charmante personne, M^{lle} Lafont, a fort bien joué le rôle de Suzette: sensibilité, modestie, maintien décent, elle a mis tout cela au service de son personnage, et les applaudissements des spectateurs ont récompensé ses efforts; c'est une bonne acquisition pour la Société des Jeunes Artistes. M^{lle} Blanche est toujours pétillante d'esprit et de gaité; elle était charmante dans le rôle de M^{me} Pinchon, aussi a-t-elle été rappelée; mais, hélas! au théâtre Chantereine (et nous ne savons pourquoi), l'acteur rappelé ne peut pas venir saluer le public. *Heur et Malheur* a terminé la soirée, M. Jules V., dans le rôle de Montivon, a été étourdissant d'entrain et de gaité; il faut dire aussi que le divertissant Amiot, qui était chargé du personnage de Clémencot, lui a fort bien donné la réplique. Le rideau s'est baissé au bruit des applaudissements et des rires du public. C'est ainsi que la Société des Jeunes Artistes a inauguré la série de ses représentations mensuelles.

A. TISSOT.

ÉCOLE LYRIQUE.

Rue de la Tour-d'Auvergne.

Dans les premiers jours d'octobre, M^{lle} Derby a joué Thérèse dans *Rodolphe*, d'une manière tellement remarquable, que quelques jours après elle débutait au théâtre de l'Odéon dans le rôle très important de Sabine d'*Horace*, personnage qui n'est ni dans son physique ni dans son emploi, mais dans lequel cependant elle s'est fait applaudir plusieurs fois. M^{lle} Derby est pleine de courage et d'intelligence, et avec de pareilles qualités on va loin.

RANELAGH.

Samedi, 18 octobre. — Le conseil municipal de Passy donnait une représentation extraordinaire au bénéfice des pauvres de sa commune. Cet appel à la bienfaisance avait été entendu ; la superbe salle du Ranelagh, splendidement éclairée, était remplie d'un public nombreux et choisi. Le spectacle était des plus attrayants et joué avec un ensemble parfait ; chaque artiste a droit à nos éloges. On donnait *l'Engagement*, petit acte inédit de M. P. Boyer ; *Si Dieu le veut !* comédie-vaudeville en trois actes, du Gymnase ; on finissait par *l'Ours et le Pacha*. Disons, avant de terminer, que la société dramatique du cercle de Passy a pour directeur un artiste plein de zèle et de dévouement, M. Jules Juteau.

Nous ne saurions attendre un grand mois pour annoncer le succès de *Mademoiselle de La Seiglière*. Ce début au théâtre de M. Jules Sandeau a tenu tout ce que promettait son talent si fin et si élevé. Le cœur, l'esprit, le sentiment, l'observation profonde des caractères, toutes les qualités, en un mot, qui distinguent le romancier se retrouvent au même degré dans l'œuvre de l'auteur dramatique. Enfin, succès grand et complet, et chose plus rare qu'un tel succès, unanimité de tous les organes de la presse à le proclamer et à s'en réjouir. C'est à qui jettera des couronnes au triomphateur, à qui jonchera de fleurs la route qui mène au Capitole.

Même accord parfait sur la magnifique création que Samson vient d'ajouter à son répertoire, si opulent déjà. Le rôle du marquis de La Seiglière restera comme l'expression la plus haute et la plus complète du talent de cet éminent comédien.

DEBELLOCQ.

Les Droits de l'homme, comédie en deux actes de M. Jules de Prémaray, vient d'obtenir au Second-Théâtre-Français un de ces succès, trop rares, hélas ! et qui contraignent, bon gré mal gré, une moitié de Paris à émigrer vers les solitudes odéoniennes. La pièce de M. de Prémaray, entre autres choses, en prouve deux bien évidemment : d'abord, que l'homme, tout fier qu'il est de sa force et de sa prétendue toute-puissance, est toujours l'humble serviteur de la femme ; puis ensuite qu'on

peut être un excellent critique et faire une charmante pièce, dans laquelle abondent les situations comiques et où l'esprit est prodigué d'une main si libérale qu'on croit assister à un feu d'artifice de mots piquants et spirituels.

A. TISSOT.

REVUE DES THÉÂTRES.

OCTOBRE.

Quelque chose comme vingt pièces nouvelles, et presque autant de débuts ou de rentrées, tel est le contingent du mois d'octobre, et il faut faire tenir tout cela dans notre pauvre petite *Revue*. C'est vraiment effrayant ; enfin, commençons toujours, tant pis pour ceux qui viendront à la fin.

Le *Dernier Abencerage* se présente à nous d'abord. Commençons donc par lui, et disons que toute la presse s'est montrée bienveillante envers l'auteur-comédien ; c'était de bon goût comme de bonne justice. Un seul feuilleton a cru devoir faire exception à cette règle ; et vraiment celui-là en a bien dit à lui tout seul plus que n'auraient pu faire tous les autres ensemble. Dix colonnes, pas une ligne de moins, fulminant, sans trêve ni merci, des épigrammes de toutes sortes, — et où l'atticisme le plus pur ne règne pas toujours, — sur la personne et l'œuvre du comédien ! Mais ce n'est plus de la critique cela, c'est de la haine, c'est de la vengeance ! Est-ce que la franchise un peu âpre de M. Beauvallet aurait porté ombrage à la franchise quelque peu carrée dont se fait gloire le critique en question ? Ou plutôt le comédien ne serait-il pas coupable envers l'homme de lettres de quelqu'une de ces rudes vérités comme il lui en échappe souvent, que personne ne pardonne, et la critique un peu moins que personne ? Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la pièce de M. Beauvallet, si elle est un peu monotone, la faute en est au sujet, et quant aux réminiscences qui s'y font souvent sentir, il faut en accuser la mémoire trop bien fournie de l'auteur ; mais tout cela ne l'a pas empêché de faire de très bons vers, qui sont bien à lui, et de trouver la belle scène du second acte, qui n'est pas dans Chateaubriant ; et je ne vois pas là de motifs suffisants pour condamner M. Beauvallet aux galères à perpétuité, peine proposée contre les versificateurs par le feuilletoniste dont nous parlions tout à l'heure, dans son formidable enthousiasme pour la poésie et pour les poètes. Mon Dieu ! est-ce que la prose aurait aussi quelque chose à démêler avec ce législateur ultra-draconien ? Ce serait vraiment à faire frémir, car en observant la proportionnalité des peines, si l'auteur d'une pièce estimable et littéraire, après tout, encourt le bannissement à perpétuité, à quels supplices inconnus seront donc réservés

les auteurs de certains embryons dramatiques partout repoussés, et réduits, pour voir enfin le feu de la rampe, à subir le lever de rideau des théâtres de mélodrame ? — M^{lle} Rimblot joue avec amour l'œuvre de son professeur ; c'est une très bonne et très belle Julia.

Les Derniers adieux, l'autre pièce nouvelle des Français, aurait éludé le jugement sévère porté contre elle en s'intitulant proverbe et non pas comédie, puisque tant de pièces avant elle s'en étaient tirées à leur honneur par ce moyen ingénieux. M^{lle} Nathalie a joué avec beaucoup d'âme et un ton parfait de comédie l'un des deux rôles de la pièce, et M. Brindeau a joué l'autre avec ses airs d'amoureux de romance et cette volubilité de parole que ses appréciateurs s'obstinent à prendre pour de la chaleur.

L'époque est arrivée de la réapparition des étoiles. — Le mot est consacré depuis la pièce de M. Gozlan. — Tous ces astres errants rentrent au bercail, et l'affiche de la Comédie étalait complaisamment l'autre jour les noms de M^{mes} Allan et Denain. Mais toutes les étoiles ne brillent pas d'une splendeur égale, et il serait urgent, je crois, de les diviser en plusieurs classes. A quelle classe appartiennent les deux météores en question ? Voilà ce que je ne saurais décider. En attendant la solution de la difficulté, Céli-mène nous est revenue aussi glaciale que par le passé, et la comtesse de *Bataille de Dames* court toujours après l'âme et la passion, qui fuient plus que jamais devant elle.

M^{lle} Marthe, la gracieuse actrice du Vaudeville, a débuté ces jours derniers avec succès dans le rôle d'Agnès de *l'Ecole des femmes*.

André del Sarto a émigré des Français à l'Odéon, et la transplantation lui a parfaitement réussi. Tisserant a fait du rôle d'André une création pleine de cœur et de sensibilité, où il a pu déployer tout ce que son talent a d'élevé et de sympathique. Puisque je tiens M. de Musset, je vais passer avec lui au Gymnase, où je trouverai *Bettine*, sa nouvelle pièce, pour laquelle le public s'est montré un peu froid, ne trouvant pas là peut-être tout ce qu'il était en droit d'attendre sous le rapport de l'invention ; quant au style, il faudrait être par trop difficile pour ne s'en pas contenter. M^{me} Rose Chéri (une étoile de première classe, celle-là), qui était rentrée quelques jours avant dans *le Changement de main*, jouait le rôle de Bettine, et le jouait comme le poète avait dû le rêver. Il n'y a rien à dire après cela.

Après M. de Musset, M. Gozlan ; vous voyez que les noms aimés ne nous font pas faute. Celui-ci me réclame au Vaudeville, et j'y cours. *Le Coucher d'une étoile* n'est autre chose que cet original tournoi du comte de Madoc et de lord Glenmour se disputant la belle Mousseline. Les deux antagonistes s'appellent maintenant Clit-

ford et Montgomery, mais leurs prétentions sont les mêmes, et à la place de M^{lle} Perceval je serais fort embarrassé de choisir. Cependant à la rondeur un peu bourgeoise de Félix, il me semble que je préférerais les manières aristocratiques, la distinction tout anglaise et la suprême élégance de Fechter. L'actrice préfère le public; c'est son goût, je ne l'en blâme pas.

Je suis forcé de sauter du Vaudeville à la Montansier, si je veux suivre M. Gozlan qui y a dressé le couvert, lequel couvert se trouve bientôt, par suite d'une foule d'incidents que je suis trop pressé pour vous raconter, voler en débris à travers la chambre. Seulement, si vous voulez de l'entrain, de l'esprit, de la gaité à pleines mains, mettez-vous à table, *Dieu merci, le couvert est mis!* — Pardon, je retourne au Vaudeville, j'ai à parler de *la Corde sensible*; malgré tout le tapage que peut faire M. Luguet dans ce vaudeville, il faut que je dise à Gil-Pérès qu'il est parfait dans son rôle de Califourchon, et qu'il était besoin de toute son originalité et de ses inspirations essentiellement comiques pour faire valoir ce rôle un peu trop sacrifié.

Si je dis que M^{lle} Déjazet a quitté *Ouistiti* pour le *Marquis de Lauzun*, qu'elle joue comme elle seule sait jouer; si je constate le succès d'un vaudeville très gai de M. Vermond, *Encore des Mousquetaires*, je crois que j'aurai tout dit sur le Vaudeville, et que j'aurai le loisir de retourner à la Montansier, où le *Marchand de Lapins* nous fait voir l'impayable Grassot et un nouveau débutant, M. Michel; puis nous avons encore *J'ai marié ma fille*, que Derval joue en excellent comédien, et qui a servi de début à M^{lle} Cico; et enfin *Tambour battant*, que Ravel et M^{lle} Cico, pour son second début, ont mené, comme le titre de la pièce, tambour battant, tout droit à un succès.

En route pour les Variétés, s'il vous plaît. — Bon! je m'aperçois que j'ai oublié une très jolie pièce au Gymnase, *Laure et Delphine*. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que si la pièce est charmante, M^{lles} Luther et Figeac ne sont pas moins charmantes que la pièce. Maintenant j'espère que vous me laisserez continuer ma route. Les maillots couleur de chair de M^{lles} Ozi et Boissontier m'attirent aux *Filles de l'air*, que je laisse bien vite remonter en ballon, pour faire le *Voyage de Saint-Denis* avec M. Lassagne, un infatigable débutant, qui se transforme tant qu'il peut, et peut-être un peu plus qu'il ne peut. Tirons cependant de ce pêle-mêle de métamorphoses une scène d'ivrogne, qu'il a supérieurement jouée, en homme qui a bien étudié son Vernet. M. Moreau-Sainti continue aussi ses débuts dans *Allons battre ma femme*, où son talent se trouve plus à l'aise qu'à sa première épreuve. — M^{lle} Page, une délicieuse étoile, a reparu à la grande satisfaction des astronomes du lieu.

Je crois que j'arrive au terme. Je constate en passant le succès toujours florissant de *Marthe et Marie*, et j'entre pour dernière étape, à la Gaité, où la *Paysanne perversie* provoque un tel déluge de larmes, que des dignes ont été élevées autour du théâtre pour prévenir l'inondation dont les boulevards sont menacés chaque soir par la sensibilité un peu trop fondante des amateurs du genre vertueux. M^{me} Lacressonnière et M^{me} Lambquin sont toutes deux admirables, et les autres rôles sont parfaitement joués par M^{me} Thuillier et MM. Francisque et Deshayes.

Puisqu'il me reste encore quelques lignes, parlons des théâtres lyriques qui n'ont déployé d'activité que dans leurs promesses. L'Opéra nous promet monts et merveilles, mais il laisse partir l'Alboni.

Les Italiens n'ont pas eu de bonheur pour leur début, M^{me} Barbieri-Nini sur laquelle on comptait beaucoup, n'a pas produit tout l'effet qu'on attendait de son talent. L'exécution de *Lucia* répare un peu l'échec de *Lucrèce*.

L'Opéra-Comique s'en tient à *Joseph* et à *la Fille du régiment*. M^{lle} Talmon a débuté avec succès dans le *Concert à la cour*.

L'Opéra-National a donné un tout petit opéra, qui a réussi, *Murdock*; la musique est de M. Gauthier. En fait de noms nouveaux, on ne voit sur son affiche que les noms de Rossini, de Dalayrac et de Boïeldieu; la musique n'en est pas plus mauvaise pour cela, assurément, mais enfin je croyais que ce théâtre avait été créé exprès pour les jeunes compositeurs.

DEBELLOCQ.

MÉLANGE LITTÉRAIRE.

Reviens.

Dans ce vieux nid caché sous ma fenêtre,
Au doux printemps se niche un passereau;
Soudain je sens l'espérance renaitre
Lorsqu'il revient voler sous le berceau;
L'hiver s'enfuit et tout se renouvelle,
Charmes naissants qui vont se déployer :
Reviens, reviens, ô légère hirondelle;
Viens, je t'attends pour charmer mon foyer!
Réponds, réponds à la voix qui t'appelle,
Je n'ai que toi pour charmer mon foyer!

Proscrit, hélas! de ma belle patrie,
Avec ardeur désirant ton retour,
Chaque matin, assis dans la prairie.
En soupirant je dis ton chant d'amour.
Pour l'exilé c'est la bonne nouvelle;
Si ce n'est Dieu, qui pourrait l'envoyer?
Reviens, reviens, ô légère hirondelle;
Viens, je t'attends pour charmer mon foyer!
Réponds, réponds à la voix qui t'appelle,
Je n'ai que toi pour charmer mon foyer!

Quand tu partis pour un lointain rivage,
A l'horizon, terrible et menaçant,
Apparaissait un sinistre nuage,
Il renfermait l'aiglon mugissant.

Petit ingrat, fuyant à tire d'aile,
Mon abandon ne put t'apitoyer :
Reviens, reviens, ô légère hirondelle;
Viens, je t'attends pour charmer mon foyer!
Réponds, réponds à la voix qui t'appelle,
Je n'ai que toi pour charmer mon foyer!

PH. BOSC.

SALLE CHANTERINE

RUE DE LA VICTOIRE, 21 BIS.

SOIRÉE DRAMATIQUE

DONNÉE

PAR LA SOCIÉTÉ DES JEUNES ARTISTES.

LE DIMANCHE 23 NOVEMBRE 1851.

On commencera à six heures et demie précises

PROGRAMME DE LA SOIRÉE

HAMLET

Drame en cinq actes et en vers, de DUCIS.

Hamlet, M. Tissot. — Claudius, M. Maurice. —
Norcest, M. Henri Stempfelet. — Polonius,
M. Charles A. — Elvire, M. Verkinger. —
Votmand, M. Jules. — La Reine, Mlle Ham-
bert. — Ophélie, Mlle Derby.

LES FOLIES AMOUREUSES

Comédie en trois actes et en vers, de REGNARD.

Albert, M. Vauthier. — Eraste, M. Henri Claffre.
Crispin, M. Prosper Boivin. — Agathe, Mlle
Lafont. — Lisette, Mlle Pazza.

L'ÉTOURDI

ou LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en cinq actes et en vers, de MOLIÈRE.

Pandolphe, M. Auguste. — Anselme, M. Châtel.
— Trufaldin, M. Mardoché. — Létie, M. Edme
Hébert. — Léandre, M. Simon M. — Andres,
M. Louis B.... — Mascarille, M. Debellocq. —
Ergaste, M. Jules. — Le courrier, M. Émile.
— Cécile, Mlle Derby. — Hippolyte, Mlle
Blanche.

CHAPELLIER, COIFFEUR PERRUQUIER DE
THEATRE, rue Richelieu, 46,
tient Magasin de Perruques de tous carac-
tères, fait des envois dans les Départements
et à l'Etranger.

MAISON BABIN, RUE RICHELIEU, 21. —
Costumes de Cour, Bals
et Théâtres. — On confectionne pour la
vente, ou pour une seule location, toutes
espèces de Costumes de Bals et de Théâtres
pour hommes et dames. — Envois dans les
Départements et à l'Etranger. — Achat et
vente d'Habits brodés et d'Etoffes ancien-
nes. — Paris.

Le Gérant : A. TISSOT.

Imp. Saintin, Denon, Pinard, cour des Miracles, 9.